

Distance and disclaimers : l'écriture du désengagement dans la triade révolutionnaire (livres IX à XI du *Prélude*)

Aurélie Thiria-Meulemans, Université de Picardie–Jules Verne, EA4295

Mots clefs : Écriture de l'histoire, écriture de soi, Révolution française, Wordsworth

Key words: Writing of self, writing of History, French Revolution, Wordsworth

Wordsworth est l'auteur de deux textes à forte teneur révolutionnaire : *Letter to the Bishop of Llandaff*, où il défend, entre autres, la mort du roi, et *Salisbury Plain*, poème qui met en parallèle la vie des hommes des premiers temps et celle des exploités de ce monde, sous les traits d'une femme à qui la misère et l'oppression ont tout volé. Ces deux textes, cependant, ne seront jamais publiés de son vivant.¹ Le seul témoignage dont on dispose concernant les années révolutionnaires de Wordsworth se trouve dans *Le Prélude*, son autobiographie de près de huit mille vers. Mais il s'agit clairement d'un traitement très partial et très partiel des événements et de leurs effets sur le poète, dans un texte qui de surcroît, ne sera lui aussi publié que de façon posthume.²

Un véritable processus de désengagement idéologique est à l'œuvre dans les livres du *Prélude* traitant des quelques mois passés en France révolutionnaire : le poète se donne à voir comme jeune et naïf, à l'époque des faits, comme on lit dans les chroniques judiciaires, il dresse de lui-même un portrait d'étranger qui ne comprend pas grand-chose à ce qui l'entoure. Il se présente aussi comme ayant compris, au moment où prend la plume en 1805, que la Révolution fut bien le carnage que l'on sait, tout en se justifiant d'avoir cru en ce qui ne semblait à l'origine que le juste renversement d'un régime tyrannique aux usages abjects. Pourtant, on

¹ Comme le résume Stephen Gill, "the radical Wordsworth never acquired a public identity," contrairement à Coleridge et Southey notamment. (Gill, 73)

² *Le Prélude* ne sera publié qu'en 1850, quelques mois après sa mort, par la veuve de Wordsworth à qui il avait confié ce soin.

sent dans les vers du *Prélude* un poète taraudé par la culpabilité, comme s'il voyait, sur ses mains, en écrivant, un sang qui n'y fut jamais vraiment puisqu'il ne prit guère part aux événements révolutionnaires. C'est ainsi pour mieux déjouer cette culpabilité que le poète se met en scène comme victime, victime d'une force supérieure, adversaire de taille s'il en est, l'Histoire; l'Histoire qui l'a menacé lorsqu'il était en France entre 1791-1792, à un moment où tout étranger devenait suspect, et menacé d'être pris pour un traître du fait de ses opinions politiques dans une Angleterre à qui la France déclare la guerre dès son retour, l'empêchant de retourner à Blois où l'attendent sa maîtresse et leur tout jeune enfant.

Néanmoins, ce n'est pas seulement le *je narré* que l'on sent mis en péril par les événements révolutionnaires, dans les livres IX et X du *Prélude* de 1805 ; le *je narrant* qui tient la plume n'est pas, lui non plus, à l'abri : ce qu'il redoute, c'est la connaissance de cette Histoire par le lecteur : comment a-t-on pu se réjouir de ce qui a tourné au bain de sang ? Et, pour le poète, comment présenter comme enthousiasmant un bouleversement politique dont on sait, à l'heure où il écrit, les sanglants débordements et la destinée funeste : les Français ont abattu une monarchie pour acclamer un empire, « This last opprobrium, when we see the dog / Returning to his vomit » (X, 934-935).³ Le poète se présente ainsi comme victime, non seulement de l'insouciance de la jeunesse, mais de la cécité qui touche tout être humain quant à la grande page d'histoire qui s'écrit au cours de sa vie. *C'était écrit*, mais nous ne savons pas lire, c'est ce que suggère le poète du *Prélude*, donnant à son récit une dimension tragique certaine, et s'octroyant la place d'un héros tragique sans hubris, et même sans héroïsme, un Rosencrantz ou un Guildenstern tels qu'on les voit chez Stoppard. Les *disclaimers* dont Wordsworth parsème le *Prélude*, qui sont autant de clauses de non-responsabilité, de décharges à l'attention du lecteur dont il redoute la condamnation, se voient ainsi dotés d'une dimension métaphysique ayant pour avantage d'embrigader ledit lecteur dans la faute, si faute il y a.

Dans la version de 1805, le *Prélude* consacre deux livres à ce qui est nommé sobrement "Residence in France". Dans la version de 1850, ces deux livres en deviendront trois.⁴ En 1790, Wordsworth fait un grand tour pédestre en France et en

³ Les citations du *Prélude* sont extraites de la version du 1805.

⁴ Il est tentant de lire dans ce chiffre trois une allusion, certes inconsciente, au triple reniement de Saint Pierre (*Mat*, 26 : 33).

Suisse, en compagnie d'un camarade de Cambridge, il danse avec les Français autour de l'arbre de la liberté lors du 14 juillet 1790, fête de la Fédération, et revient enthousiaste. Du coup, alors que ses études l'ennuient et qu'il cherche désespérément à échapper à la carrière ecclésiastique à laquelle ses oncles, qui sont aussi ses tuteurs, l'ont promis, il repart en France en novembre 1791, au prétexte de vouloir se perfectionner en français pour pouvoir l'enseigner, « Led tither chiefly by a personal wish / To speak the language more familiarly. » (IX, 36-37), et plus vraisemblablement pour retrouver l'atmosphère d'ébullition politique et intellectuelle de ce qui est encore le royaume de Louis XVI.

Wordsworth s'était fixé Orléans pour destination mais souhaite tout de même voir Paris, où il reste du 30 novembre au 5 décembre. Il visite le champ de mars, les ruines de la Bastille, il est même présenté à Brissot et assiste à une séance de l'assemblée législative à laquelle il déclare ne pas avoir compris grand-chose. A Orléans il fait la connaissance d'Anne-Marie, dite Annette, Vallon qui devient sa maîtresse. Wordsworth doit à présent trouver des fonds afin de subvenir aux besoins de sa future famille : Annette est enceinte. N'obtenant rien par courrier (il ne mentionne pas dans ses lettres les raisons de sa requête), il repart pour l'Angleterre, via Paris où il passe six semaines. Point d'Annette Vallon dans le *Prélude* – un accord sera conclu quelques années plus tard permettant à William, d'épouser une amie d'enfance, Marie Hutchinson – si ce n'est en filigrane dans l'histoire d'amour contrariée de Vaudracour et Julia, récit qui sera finalement retiré du *Prélude* et publié séparément en 1820. En revanche, ce second séjour dans la France révolutionnaire est raconté dans deux livres qui alternent éléments factuels (rencontres notamment) et réflexions politiques. Il s'agit pour le poète de raconter son jeune moi révolutionnaire, en lui trouvant autant d'excuses que possible.

Expéditions d'emblée la question de ce que cachent, ou cacheraient, ces excuses, et de la présence en filigrane d'une culpabilité qui semble tenace. L'on sait très peu de choses sur ce que fit effectivement Wordsworth lors de ce deuxième séjour dans la France révolutionnaire. Avait-il intégré le groupe de radicaux anglais installés à l'Hôtel White autour du John Oswald ?⁵ Le même Oswald aurait-il donné son nom au sombre personnage de *The Borderers* qui entraîne un innocent à commettre un

⁵ Voir Rachel Rochers, *Vectors of Revolution: The British Radical Community in Early Republican Paris, 1792-1794*. Thèse de Doctorat soutenue en 2012 à l'Université Toulouse II-Le Mirail.

meurtre au nom de douteux principes abstraits? David Bromwich s'avoue sans preuve tangible, mais livre ce qu'il nomme un « hunch » :

... that Wordsworth had once been in the thick of a conspiracy and seen someone badly hurt or killed on information from himself. When, obscurely, his poetry speaks of fathomless regret and a demand for justification that nothing but a whole good life will answer, we are looking anyway at a mood that has its beginning in these years and in this milieu. (Bromwich, 17)

Nicholas Roe, plus circonspect, cite des vers de *The Excursion* qui suggèrent que même si la culpabilité de Wordsworth est moins directe que ne le soupçonne Bromwich, le poète n'en est pas passé loin.

The tranquil shores
Of Britain circumscribed me ; else, perhaps
I might have been entangled among deeds,
Which, now, as infamous, I should abhor... (III, 813-5)

Ce qui fait peser le doute aux yeux des critiques contemporains, c'est l'ardeur du reniement de tout un cercle. « Apostacy is so fashionable », écrit Byron invectivant les Lakistes dans la dédicace de *Don Juan*. Et on sait que Southey, mais aussi, plus proche, Coleridge, ont tout tenté ou presque pour couvrir d'un voile pudique leur passé révolutionnaire. Ainsi Coleridge écrit dans *The Friend* « I was a sharer in the general vortex, though my little world described the path of its revolution in an orbit of its own » (I, 223) et surtout « there were thousands and as young and as innocent as myself who, not like me, sheltered in the tranquil nook or inland cove of a particular fancy, were driven along with the general current. » (I, 224) Bref, il n'était pas le seul et tout le monde fut emporté. Des excuses que l'on retrouve dans le *Prélude*, sauf que dans le cas de Coleridge, un certain nombre de contemporains ont violemment contesté cette version des faits. Ainsi John Thelwall, activiste radical de l'époque, se souvient des prises de position de Coleridge en faveur de l'usage de la violence, et note en marge des réflexions du poète sur la démocratie dans son exemplaire de la *Biographia Literaria* :

that Mr C. was indeed far from Democracy, because he was far beyond it, I well remember – for he was a downright leveller & indeed in one of the worst senses of the word he was a Jacobin, a man of blood – Does he forget the letters he wrote to me (& which I believe I yet have) acknowledging the justice of my castigation of him for the violence, and sanguinary tendency of some of his doctrines.⁶

⁶ B. Pollin and R. Burke, 'John Thelwall's Marginalia in a Copy of Coleridge's *Biographia Literaria*', Bulletin of the New York Public Library; lxxiv (1970), 81.

Mais Coleridge, resté en Angleterre, ne put avoir de sang sur les mains. Le doute subsiste, en revanche, quant à une éventuelle culpabilité factuelle, et non seulement idéologique, de Wordsworth. Toute trace effacée, demeure cette liste infinie d'excuses, de tentatives d'autojustification, qui accompagne la triade révolutionnaire.

La première excuse, brandie telle un carton où la compagnie de production cinématographique assure que les opinions exprimées dans l'œuvre ne sont pas les siennes, c'est son âge. En 1791, Wordsworth a 21 ans. Le fameux, « *Bliss was it in that dawn to be alive / But to be young was very heaven!* (X, 692-3) » est à comprendre dans le cadre de la confession livrée quelques vers plus tôt : « *juvenile errors are my theme* » (X, 637). Le poète accomplit même le tour de force de faire de sa naïveté une preuve de sa grandeur morale : qui donc devrait rougir d'avoir foi en l'humanité ?

I moved among mankind
With genial feelings still predominant,
When erring, erring on the better side,
And in the kinder spirit (X, 738-741)

D'ailleurs, cette candeur, il la doit avant tout à son anglicité. Car Wordsworth ne se présente pas simplement comme anglais, mais comme originaire d'une région qui par sa simplicité touche à la perfection pastorale, une sorte d'Angleterre idéale.

For, born in a poor district, and which yet
Retaineth more of ancient homeliness,
Manners erect, and frank simplicity
Than any other nook of English land,
It was my fortune scarcely to have seen
Through the whole tenor of my schoolday time
The face of one, who, whether boy or man,
Was vested with attention or respect
Through claims of wealth or blood (IX, 219-226)

Dans l'univers presque utopique de la Région des Lacs, point d'aristocrate vaniteux. Le poète n'imaginait même pas ce que pouvaient être les abus de cette classe d'opresseurs. Ses études anglaises n'ont d'ailleurs rien fait pour le déniaiser

Nor was it least
Of many debts which afterwards I owed
To Cambridge and an academic life,
That something there was holden up to view
Of a republic, where all stood thus far
Upon equal ground, that they were brothers all
In honour, as of one community—
Scholars and gentlemen (IX, 226-233)

Celle qui initia le poète aux idéaux républicains et révolutionnaires (on lit l'égalité et la fraternité réunies au vers 231), c'est l'Angleterre dans ce qu'elle a de plus typique et même de plus identitaire, l'« *ancient homeliness* » de la Région des Lacs et la république des lettres de Cambridge.

It could not be
But that one tutored thus, who had been formed
To thought and moral feeling in the way
This story hath described, should look with awe
Upon the faculties of man, receive
Gladly the highest promises, and hail
As best the government of equal rights
And individual worth. (IX, 242-249)

S'il s'est enthousiasmé pour la Révolution, c'est bien à cause de son Angleterre natale et des idéaux qu'elle défend. Il se comporte d'ailleurs à l'égard de sa mère patrie, comme un preux chevalier avec sa dame, faisant mentir Burke,⁷ grand, et certainement premier, détracteur de la Révolution. Non, l'âge de la chevalerie n'est pas mort, et c'est la perfection qu'il a rencontrée en Angleterre qui l'a, par la suite, induit en erreur sur l'humanité en général.

I had approached, like other youth, the shield
Of human nature from the golden side,
And would have fought even to the death to attest
The quality of the metal which I saw. (X, 662-65)

Raisonnement habile, où la mère patrie est à la fois louée et incriminée : c'est l'Angleterre qui lui a fait croire à un bonheur possible pour l'humanité, il est donc tout naturel que les événements français l'aient, à leur début, avant tout, réjoui.⁸

And hence, O friend,
If at the first great outbreak I rejoiced
Less than might well befit my youth, the cause
In part lay here, that unto me the events
Seemed nothing out of nature's certain course—
A gift that rather was come late than soon. (IX, 249-254)

On lit dans ces vers un double *disclaimer* : d'une part, il était temps qu'advienne ce renversement, finalement naturel, d'un ordre inique, et d'autre part, Wordsworth était

⁷ Edmund Burke, *Reflections on the Revolution in France*, 1790.

⁸ Chandler, qui voit dans Burke « the poem's presiding genius » (*Second Nature*, p. xxi) livre une analyse très convaincante de cet argument, expliquant que c'est de la vieille Angleterre, idéalisée par Burke que Wordsworth se revendique ici : « the ancient English tradition of equality, handed down from father to son – not the egalitarianism generated out by cosmopolitan discussion of the abstract rights of man. » Ainsi le vieux Wordsworth se prémunit contre toute critique en s'abritant sous l'aile de ce grand génie de la cause anglaise de la tradition. (Chandler, 51)

plutôt moins enthousiaste que bien d'autres. En effet, même les plus doux étaient sortis de leur torpeur par ces bouleversements :

'Twas in truth
An hour of universal ferment. Mildest men
Were agitated, and commotions, strife
Of passion and opinion, filled the walls
Of peaceful houses with unquiet sounds.
The soil of common life was at the time
Too hot to tread upon!" (IX, 164-70)

Enthousiaste parmi tant d'autres, Wordsworth se choisit sagement, dans *Le Prélude*, toute une série de doubles, expliquant, voire excusant, son comportement.⁹ Richard Gravil a montré à quel point Robespierre était une sorte de double renié dans *Le Prélude*, et l'exultation du poète à l'annonce de sa mort en constitue un aveu caractérisé.¹⁰ En revanche, Michel de Beaupuy, républicain modéré d'origine noble, fait figure de double idéal, et même d'initiateur, de truchement. Beaupuy explique car, lui, comprend ; et l'Histoire lui a donné raison, comme en témoigne l'épisode de la fillette famélique croisée sur une route, trainant en tricotant une génisse aussi maigre qu'elle (IX, 511-543), qui fait s'exclamer à l'officier «'Tis against that/Which we are fighting. » Mais avant même cet aveu, le poète prend soin de désamorcer la teneur révolutionnaire de ces propos, en précisant que Beaupuy, qui s'est battu pour la République en Vendée, aurait pleuré de voir les guerres révolutionnaires devenir guerres de conquête de l'Empire, s'il n'avait trouvé une mort prématurée sur le champ de bataille.

He perished fighting, in supreme command,
Upon the borders of the unhappy Loire,
For liberty, against deluded men,
His fellow countrymen; and yet most blessed
In this, that he the fate of later times
Lived not to see, nor what we now behold
Who have as ardent hearts as he had then. (IX, 432-38)

Beaupuy est envié jusque dans sa mort, qui lui évite d'avoir à contempler le douloureux spectacle de ce que deviendra la Révolution (alors qu'on peut, sans trop extrapoler, considérer qu'après les horreurs de la Vendée, les guerres de conquête

⁹ Chandler remarque, cependant, que dans son *Address to the Freeholders of Westmoreland* en 1818, Wordsworth est beaucoup moins clément avec les whigs, coupables à ses yeux d'excès de naïveté vis-à-vis de la nature humaine « as they did at the commencement of the French Revolution », considérant que « Politicians cannot be allowed to plead temptations of fancy, or impulse of feeling, in exculpation of errors of judgement. » Deux poids deux mesures en faveur des poètes, il semblerait. (Chandler, 25)

¹⁰ *Prelude*, X, 515-566. La fin du passage, avec l'évocation d'un souvenir d'enfance, suggère que la mort de Robespierre, c'est l'innocence retrouvée.

de la Révolution puis de l'Empire auraient été perçues d'un œil plus favorable par cet aristocrate épris de liberté).¹¹

D'autres figures de doubles, plus malheureux encore, prennent place dans les vers du *Prélude*, comme pour excuser le poète de n'avoir pas agi, de n'avoir pas tenté, pourquoi pas, partageant l'hubris naïf d'un Charles Darnay, de redresser le cours des événements vers une issue plus heureuse.¹² Il semble que les mentions de Louvet et Mme Roland se voient attribuer cet objectif :

Louvet walked singly through the avenue
And took his station in the Tribune, saying,
'I, Robespierre, accuse thee!' 'Tis well known
What was the issue of that charge, and how
Louvet was left alone without support
Of his irresolute friends, but these are things
Of which I speak only as they were storm
Or sunshine to my individual mind,
No further. (X, 98-106)

On est frappé de l'aveu des derniers vers : le sujet du poème reste « my individual mind », et c'est bien à la place de Louvet dans l'économie psychique du sujet Wordsworth que ces vers s'intéressent. Manon Roland, quant à elle, célèbre girondine, s'exclame en montant sur l'échafaud, « Liberté ! que de crimes on commet en ton nom ! ». Wordsworth ne la cite pas mais compte sur la connivence avec le lecteur née de l'implicite, pour s'attirer ses grâces.¹³ Car c'est bien de grâces qu'il s'agit, puisque Manon Roland est présentée comme une victime innocente parmi tant d'autres, parmi tous ceux qui ont cru en l'avènement de la justice et de la liberté et les voient bafouées chaque jour davantage.

The illustrious wife of Roland, in the hour
Of her composure, felt that agony
And gave it vent in her last words. O friend,
It was a lamentable time for man,
Whether a hope had e'er been his or not;
A woeful time for them whose hopes did still
Outlast the shock; most woeful for those few—
They had the deepest feeling of the grief—
Who still were flattered, and had trust in man.
Meanwhile the invaders fared as they deserved:
The herculean Commonwealth had put forth her arms,

¹¹ Stephen Gill précise, par ailleurs, dans son édition du *Prélude*, que Beaupuy est en réalité mort sur le front est, à Emmendingen en 1796.

¹² C'est ainsi que Nicholas Roe interprète l'allusion à Louvet : une tentative de justification par Wordsworth de sa propre inertie face à l'ascension de Robespierre (Roe, 76).

¹³ Le même mécanisme est à l'œuvre pour le destin de Louvet dont il ne dit rien.

And throttled with an infant godhead's might
The snakes about her cradle—that was well,
And as it should be, yet no cure for those
Whose souls were sick with pain of what would be
Hereafter brought in charge against mankind.
Most melancholy at that time, O friend,
Were my day-thoughts, my dreams were miserable;
Through months, through years, long after the last beat
Of those atrocities (I speak bare truth,
As if to thee alone in private talk)
I scarcely had one night of quiet sleep,
Such ghastly visions had I of despair,
And tyranny, and implements of death,
And long orations which in dreams I pleaded
Before unjust tribunals, with a voice
Labouring, a brain confounded, and a sense
Of treachery and desertion in the place
The holiest that I knew of—my own soul. (X, 352-80)

Le futur dans le passé annonce que le *je narrant* s'inclut également dans la catégorie de ces âmes qui souffrent à la pensée des crimes commis alors par l'humanité. Et c'est sur sa propre souffrance et sa propre mise en accusation par ces « unjust tribunals » que s'épanchent les vers suivants.

Cette question du futur dans le passé est au cœur du malaise du poète dans la triade révolutionnaire, lui qui compare ailleurs le poète qui s'écrit au promeneur qui se penche au-dessus de sa barque et a bien du mal à démêler les objets qu'il aperçoit au fond de l'eau et ceux qui se reflètent sur sa surface.¹⁴ Le poète de 1805 n'est de toute évidence plus le jeune homme de 1792 qu'il raconte, mais le lecteur en aura-t-il conscience ? Ou bien son amour de la liberté sera-t-il « brought in charge » contre lui-même ? L'usage du vocabulaire judiciaire ne laissant pas de doute sur les angoisses de soupçon du poète. Tandis que les lecteurs se muent dans l'imagination

¹⁴ As one who hangs down-bending from the side
Of a slow-moving boat upon the breast
Of a still water, solacing himself
With such discoveries as his eye can make
Beneath him in the bottom of the deeps,
Sees many beauteous sights—weeds, fishes, flowers,
Grots, pebbles, roots of trees—and fancies more,
Yet often is perplexed, and cannot part
The shadow from the substance, rocks and sky,
Mountains and clouds, from that which is indeed
The region, and the things which there abide
In their true dwelling; now is crossed by gleam
Of his own image, by a sunbeam now,
And motions that are sent he knows not whence,
Impediments that make his task more sweet; (IV, v. 247-61)

du poète en jurés du tribunal révolutionnaire, les « blood-thirsty hounds » de Dickens, les « long orations » ne sont autres que les vers que nous avons sous les yeux.

Comme pour mieux se disculper, il répète à longueur de vers qu'il lui était impossible de comprendre ce qui se passait autour de lui :

But hence to my more permanent residence
I hasten: there, by novelties in speech,
Domestic manners, customs, gestures, looks,
And all the attire of ordinary life,
Attention was at first engrossed; and thus
Amused and satisfied, I scarcely felt
The shock of these concussions, unconcerned,
Tranquil almost, and careless as a flower
Glassed in a greenhouse, or a parlour-shrub,
When every bush and tree the country through,
Is shaking to the roots—indifference this
Which may seem strange, but I was unprepared
With needful knowledge, had abruptly passed
Into a theatre of which the stage
Was busy with an action far advanced. (IX, 81-95)

Son étrangeté le rendait étranger, imperméable aux bouleversements alentours qu'il ne percevait même pas, comme une fleur sous serre est protégée et ignorante de la tempête. « The shock of these concussions » est soigneusement mis à distance par l'enjambement. Parlant mal la langue, et connaissant mal le pays, Wordsworth ne comprend rien. On admirera la mise en abyme de son propre anglo-saxonisme par l'adjectif *needful*, dont l'emploi est certes justifié par la métrique, mais qui a surtout l'avantage d'éviter l'usage de *necessary* qui rappellerait, à un bien mauvais moment, que les deux langues ont beaucoup en commun, notamment d'un point de vue lexical.

Par ailleurs, ses premiers compagnons parisiens, royalistes, le tolèrent pour les mêmes raisons que celles qu'il invoque pour se défendre : il est jeune et étranger et ne comprend pas vraiment ce qui se passe :

An Englishman,
Born in a land the name of which appeared
To license some unruliness of mind –
A stranger, with youth's further privilege,
And that indulgence which a half-learnt speech
Wins from the courteous – I who had been else
Shunned and not tolerated, freely lived
With these defenders of the Crown... (IX, 191-98)

Mais cette question du poète comme étranger au monde dans lequel il évolue prend vite une dimension plus universelle, et partant, plus métaphysique. Les vers « [I] had abruptly passed / Into a theatre of which the stage / Was busy with an action far advanced » évoqueraient presque au lecteur du XXI^e siècle, *Rosencrantz & Guildenstern are dead*. La pièce de Tom Stoppard prend pour héros les deux acolytes d'Hamlet dans la pièce du même nom, et récrit la tragédie de Shakespeare en la recentrant sur ces personnages sans moyen d'action et sans intérêt, qui ne comprennent rien au déroulé d'une intrigue écrite il y a bien longtemps, et connue des spectateurs.

but having never chanced
To see a regular chronicle which might shew
If any such indeed existed then—
Whence the main organs of the public power
Had sprung, their transmigrations, when and how
Accomplished (giving thus unto events
A form and body), all things were to me
Loose and disjointed, and the affections left
Without a vital interest. (IX, 100-08)

Il lui semble qu'il manquait alors une gazette qui aurait expliqué clairement les grands enjeux du moment (100-06), en l'absence de laquelle, « all things were to me / Loose and disjointed », un fossé entre le réel et sa compréhension par le poète mimé par l'enjambement qui casse, lui aussi, la continuité du sens.

Alors qu'il se rend au square du Carrousel à la fin de l'automne 1792 et en chemin pour Londres, le poète se remémore la prise du palais des Tuileries par la foule lors du mois d'août précédent, qui déboucha sur l'arrestation du roi. Les gardes suisses avaient tiré sur le peuple, puis, sommés par le roi de baisser leurs armes, ils avaient alors été massacrés par ceux qu'ils avaient pour cibles quelques minutes plus tôt. De ce massacre, plus de traces, et le mutisme des lieux devient alors métaphore pour le poète de l'indéchiffrabilité de l'Histoire pour celui qui la traverse :

I crossed—a black and empty area then—
The square of the Caroussel, a few weeks back
Heaped up with dead and dying, upon these
And other sights looking as doth a man
Upon a volume whose contents he knows
Are memorable but from him locked up,
Being written in a tongue he cannot read,
So that he questions the mute leaves with pain,

And half upbraids their silence. (X, 46-54)¹⁵

La malédiction biblique qui touche les locuteurs de langues différentes, les empêchant de se comprendre, n'a plus seulement pour but ici de disculper un poète mal comprenant, mais bien de dresser le portrait universel d'une humanité incapable de déchiffrer le réel. Créature maudite et rebelle, le poète, comme Prométhée, se retourne contre les forces supérieures qui gouvernent ce monde, et maudit à son tour le silence des dieux et des choses, la violence du mot « upbraid » révélant presque l'hubris tragique du poète qui accuse le réel, comme Roméo les étoiles.

Les lieux, qui ne portent pas trace du passé, incarnent notre incapacité à déchiffrer le présent, et bien sûr, a fortiori, à imaginer l'avenir. Ce constat fait encore l'objet des lamentations du poète, qui se remémore son passage à Arras, ville natale de Robespierre, lors de son premier séjour français :

We walked, a pair of weary travellers,
Along the town of Arras—place from which
Issued that Robespierre, who afterwards
Wielded the sceptre of the atheist crew.
When the calamity spread far and wide,
And this same city, which had even appeared
To outrun the rest in exultation, groaned
Under the vengeance of her cruel son,
As Lear reproached the winds, I could almost
Have quarrelled with that blameless spectacle
For being yet an image in my mind
To mock me under such a strange reverse (X, 454-465)

L'allusion à Lear (où l'on a envie d'entendre le verbe français "lire", mot que Wordsworth a bien dû finir par apprendre, et qui est au cœur de ce questionnement sur la déchiffrabilité du réel) marche comme une double comparaison : le roi de Shakespeare, héros tragique s'il en est, n'a pas vu venir la trahison de ses filles, tout comme Arras n'a pas vu venir celle de son fils Robespierre, devenu monstre sanguinaire, tout comme enfin, Wordsworth ne pouvait pas voir, lui jeune étranger,

¹⁵ Alan Liu livre de ces vers une analyse admirable; il y lit l'image même de l'hésitation générique du poète dans son récit de la Révolution. « The bulk of Books 9-10 is enactive because Wordsworth engages the reader in his younger self's perpetual confusion about the kind of agon the Revolution is and the kind of narrative appropriate to tell it. He portrays himself wandering at first into an inaugural tour poem of history. But descriptive form is suddenly appalled by irrepressible stories of Revolution. Like a curtain on the proscenium stage, description splits in two to reveal a bewildering succession of story forms – most importantly, romance, drama, and epic. Each generic frame in turn rifts apart in its effort to grasp the two aspects of the Revolution, the bright and the dark; and the overall accumulation of genres merely accentuates a sense of shapeless eagerness. Such shapelessness – really an excess of shapes – reduces the distance between the reader and the "I" on the page. We enact the character of the young Wordsworth, whose bewilderment the poem figures as the reading, or misreading, of history. » (Liu, 365)

que la Révolution tournerait au bain de sang. Comme Lear et comme Arras, le poète n'a finalement rien à se reprocher. Lear est, en outre, le héros tragique shakespearien le plus innocent, et s'il a péché, c'est lui aussi par excès de naïveté et de foi en l'âme humaine.

Pas plus que le passé n'est le présent déchiffrable, et gare à l'avenir qui oserait se rire de notre impuissance.

O laughter for the page that would reflect
To future times the face of what now is. (IX, 176-7)

La métaphore de la page convoque l'image d'un livre où le destin, quelque part, serait écrit. A travers ce thème et le lien entre *fata*, les paroles prononcées, et *fatum*, le destin, c'est l'essence même du tragique que Wordsworth convoque dans ses vers. Car, si tout est écrit, nul n'est totalement coupable, puisque toujours en partie victime, de la fortune et de sa roue qui ne jamais ne s'arrête :

But that night
When on my bed I lay, I was most moved
And felt most deeply in what world I was;
My room was high and lonely, near the roof
Of a large mansion or hotel, a spot
That would have pleased me in more quiet times—
Nor was it wholly without pleasure then.
With unextinguished taper I kept watch,
Reading at intervals. The fear gone by
Pressed on me almost like a fear to come.
I thought of those September massacres,
Divided from me by a little month,
And felt and touched them, a substantial dread
(The rest was conjured up from tragic fictions,
And mournful calendars of true history,
Remembrances and dim admonishments):
'The horse is taught his manage, and the wind
Of heaven wheels round and treads in his own steps;
Year follows year, the tide returns again,
Day follows day, all things have second birth;
The earthquake is not satisfied at once'—
And in such way I wrought upon myself,
Until I seemed to hear a voice that cried
To the whole city, 'Sleep no more!' To this
Add comments of a calmer mind—from which
I could not gather full security—
But at the best it seemed a place of fear,
Unfit for the repose of night,
Defenceless as a wood where tigers roam. (X, 54-82)

La citation de *Macbeth*, "Sleep no more",¹⁶ permet de comparer les révolutionnaires français au régicide shakespearien, eux qui sont, de même, devenus califes à la place du calife, et achève de faire glisser le soupçon sur eux, et eux seuls, tigres cruels, et non plus sur le poète.

Néanmoins, comme toujours chez Wordsworth, on a dans ces deux livres, l'original et son reflet, l'inversion spéculaire d'une situation tragique en un réel accepté parce qu'unique espace de l'existence. Dans ce dernier extrait, publié à part en 1809 sous le titre FRENCH REVOLUTION, AS IT APPEARED TO ENTHUSIASTS AT ITS COMMENCEMENT, Wordsworth invoque une toute dernière excuse à son enthousiasme des débuts.¹⁷ Certes le titre contient déjà deux *disclaimers*, la double cécité née d'une part de l'enthousiasme, et d'autre part, de notre incapacité à déchiffrer le présent et prédire l'avenir. Mais les derniers vers évoquent une ultime et inédite justification. Comme souvent chez Wordsworth, une idée se retrouve envisagée dans l'autre sens, comme inversée par un miroir. Le réel est tragique si on l'envisage comme le lieu de la nécessité négative, ce qui se déroule étant écrit ailleurs, faisant de nous des êtres qui subissent leur destin. Mais le réel est aussi fascinant, exaltant, si on l'envisage comme seul lieu d'incarnation possible du bonheur.

O pleasant exercise of hope and joy,
For great were the auxiliars which then stood
Upon our side, we who were strong in love.
Bliss was it in that dawn to be alive,
But to be young was very heaven!
O times, In which the meagre, stale, forbidding ways
Of custom, law, and statute took at once
The attraction of a country in romance—
When Reason seemed the most to assert her rights
When most intent on making of herself
A prime enchanter to assist the work
Which then was going forwards in her name.
Not favored spots alone, but the whole earth,
The beauty wore of promise, that which sets
(To take an image which was felt, no doubt,

¹⁶ Act II, scene 2, ll. 35-41: « Methought I heard a voice cry 'Sleep no more; / Macbeth doth murder sleep'... still it cried 'sleep no more' to all the house. »

¹⁷ Jon Mee livre une analyse très instructive de la mauvaise presse qu'avait à l'époque l'enthousiasme, et démontre comment Wordsworth s'y prend, dans les vers du *Prélude*, pour distinguer son engouement, qu'il modère par la raison, de l'enthousiasme sans borne, et donc dangereux, des révolutionnaires français. « Wordsworth's youthful enthusiasm is not a bad thing in itself, one might say, but its validity depends on a work of regulation of which the French revolutionaries are not capable. » (Mee, 251)

Among the bowers of Paradise itself)
The budding rose above the rose full-blown.
What temper at the prospect did not wake
To happiness unthought of? The inert
Were roused, and lively natures rapt away.
They who had fed their childhood upon dreams—
The playfellows of fancy, who had made
All powers of swiftness, subtlety, and strength
Their ministers, used to stir in lordly wise
Among the grandest objects of the sense,
And deal with whatsoever they found there
As if they had within some lurking right
To wield it—they too, who, of gentle mood,
Had watched all gentle motions, and to these
Had fitted their own thoughts (schemers more mild,
And in the region of their peaceful selves),
Did now find helpers to their hearts' desire
And stuff at hand plastic as they could wish,
Were called upon to exercise their skill
Not in Utopia—subterraneous fields,
Or some secreted island, heaven knows where—
But in the very world which is the world
Of all of us, the place in which, in the end,
We find our happiness, or not at all. (X, 689-727)

Cette fois, c'est le livre qui est condamné non pas comme indéchiffrable, mais comme hors du temps et de l'espace des hommes. L'allusion à l'ouvrage de Thomas More, *Utopia*, condamne paradoxalement la littérature comme une sorte d'arrière-monde paralysant. Certes, on n'y comprend rien, et l'humanité ignorera toujours le poids de ses actions et leur impact au moment où elle s'y engouffre, mais la grandeur de ceux qui ont fait la Révolution a été d'accepter que le réel est le seul champ d'action de l'humanité, cette terre la seule où puisse s'incarner le bonheur, idée neuve en Europe. Après toutes ces dénégations, Wordsworth lance un magnifique « et pourtant elle tourne », et pourtant, le bonheur c'est ici ou nulle part, les Révolutionnaires ont bien fait d'essayer.

Bibliographie

- BENNETT, Andrew, ed. *Wordsworth in Context*. Cambridge: Cambridge UP, 2014.
- BROMWICH, David. *Disowned by memory: Wordsworth's poetry of the 1790s*. Chicago: University of Chicago Press, 1998.
- CHANDLER, James. *Wordsworth's Second Nature. A Study of the Poetry and Politics*. Chicago: University of Chicago Press, 1984.
- HAMPSHER-MONK, Iain, ed. *The Impact of the French Revolution*. Cambridge: Cambridge UP, 2005.
- GILL, Stephen. *William Wordsworth. A Life*. Oxford: Clarendon, 1989.
- GRAVIL, Richard. « 'Some other Being': Wordsworth in *The Prelude* **Erreur ! Signet non défini.** », *Yearbook of English Studies* 19 (1989), pp. 127-143.
- JOHNSTON, Kenneth. *The Hidden Wordsworth*. 1998. New York & Londres : Norton, 2001.
- LIU, Alan. *Wordsworth, the Sense of History*. Stanford: Stanford UP, 1989.
- MEE, Jon. *Romanticism, Enthusiasm, and Regulation. Poetics and the Policing of Culture in the Romantic Period*. Oxford: OUP, 2003.
- ROE, Nicholas. *Wordsworth and Coleridge. The Radical Years*. Oxford: Clarendon, 1988.
- WOOF, Robert, ed. *William Wordsworth: The Critical Heritage, 1793-1820*. London: Routledge, 2001.
- WORDSWORTH, William. *The Prelude: 1799, 1805, 1850*, éd. Jonathan Wordsworth, M.H. Abrams, & Stephen Gill. New York, Norton, 1979.
- . *The Prelude: The Four Texts (1798, 1799, 1805, 1850)*. éd. Jonathan Wordsworth. London: Penguin Classics, 1995.